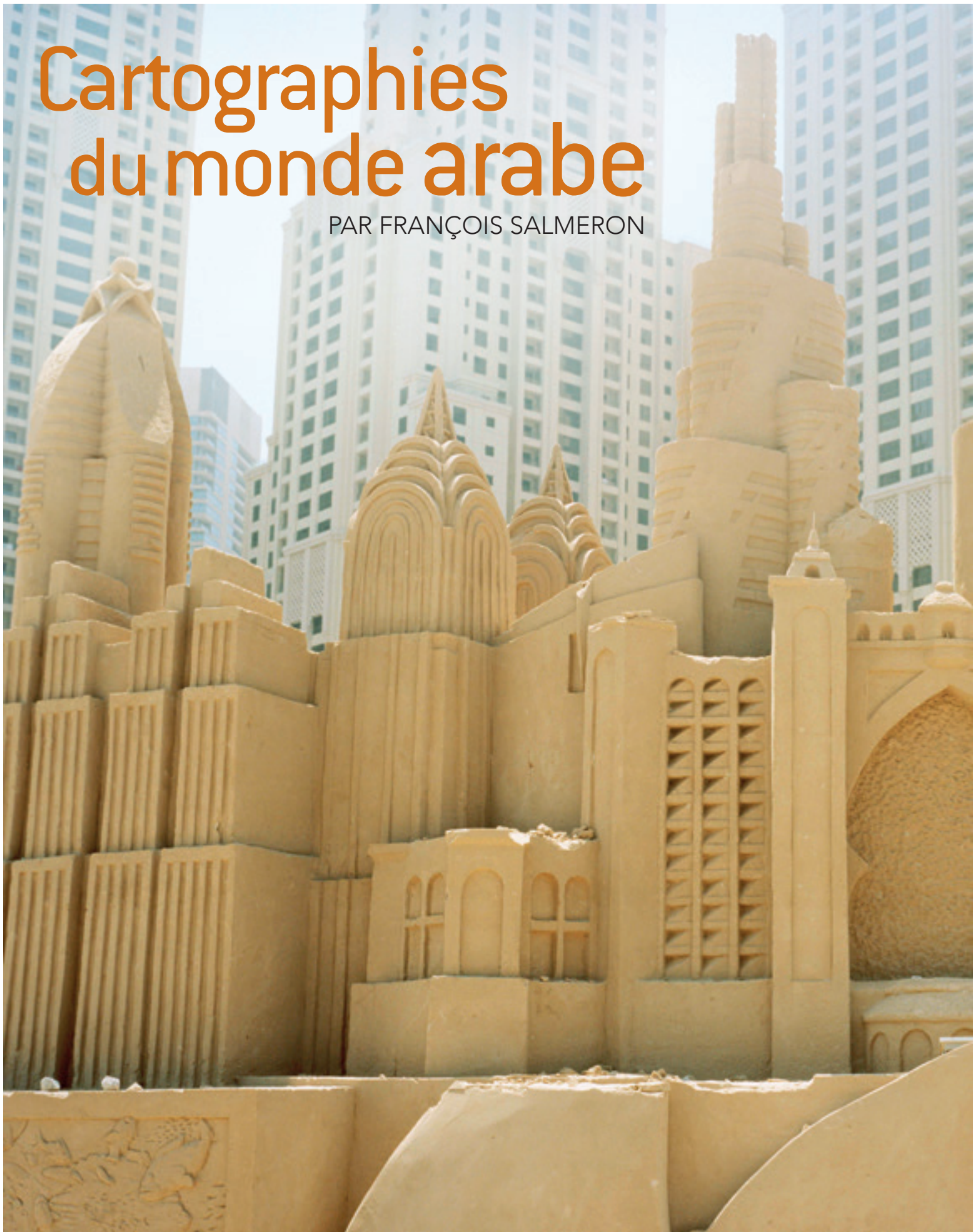


Cartographies du monde arabe

PAR FRANÇOIS SALMERON





Pour sa première édition, la Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain prête à Paris le statut d'une « ville-monde », d'une capitale internationale où s'exposent des photographes du Maghreb, du Moyen-Orient et des pays du Golfe. Si les six expositions monographiques de la MEP et l'accrochage collectif de l'IMA constituent les deux temps forts, la manifestation intègre à son parcours la Cité Internationale des Arts, avec ses fameuses résidences d'artistes, la Mairie du IV^e Arrondissement, et les galeries Binôme, Basia Embiricos et Photo 12. Réunissant près d'une cinquantaine d'artistes confirmés ou émergents, il en va d'une diversité et des contrariétés d'un vaste territoire qu'on ne saurait prendre pour un « bloc », en proie à des secousses inédites. Sans prétendre à l'exhaustivité, la Biennale esquisse néanmoins un large panorama de ce monde à travers le regard singulier d'artistes enracinés, « par l'image » tout au moins, dans ces terres.

Farah Al Qasimi.
Broken Sandcastles, série *The World is Sinking*.
2014, C-print, 69 x 86 cm.
Courtesy Farah Al Qasimi & The third Line Gallery, Dubaï.

1^{re} Biennale des Photographes du Monde Arabe Contemporain

DU 12 NOVEMBRE 2015 AU 17 JANVIER 2016

/ INSTITUT DU MONDE ARABE / MAISON EUROPÉENNE DE LA PHOTOGRAPHIE
/ MAIRIE DU IV^E ARRONDISSEMENT DE PARIS / CITÉ INTERNATIONALE DES ARTS
/ GALERIE BINÔME / PHOTO 12 GALERIE / GALERIE BASIA EMBIRICOS
/ GRAINE DE PHOTOGRAPHE.COM

Rompre avec l'orientalisme

La Biennale tend avant tout à donner la parole aux artistes arabes, plutôt que de se référer à l'imagerie édulcorée, fantasmée, voire aux relents colonialistes que l'Occident peut se faire de l'Orient. Dans la programmation, on retrouve certes quelques photographes européens, comme Mehdi Meddaci, Stéphane Couturier ou Christian Courrèges, mais ceux-ci sont toujours convoqués en raison des travaux qu'ils

ont pu mener dans la région, ou de leur relation privilégiée avec celle-ci, à l'instar du photoreporter français de Magnum, Bruno Barbey, né au Maroc et familier du pays depuis plus de trente ans. Les photographes arabes de la Biennale, quant à eux, sont reconnus internationalement (Jananne Al-Ani, Diana Matar, Emy Kat, Nabil Boutros) ou encore peu connus au-delà des frontières de leurs pays respectifs (Leila Alaoui, Farah Al Qasimi, Wafaa Samir). Pour la plupart, ils demeurent nomades, allant et venant entre leur terre d'origine et l'Europe ou les États-Unis, où ils ont parfois étudié. Il s'opère alors un chassé-croisé entre regards intérieurs et regards extérieurs au monde arabe.

Un autre écueil consisterait à ne percevoir ce vaste territoire qu'à travers le prisme des derniers soubresauts – révolutions, conflits religieux ou ethniques – qui ont ébranlé la région depuis les années 2000, et à en présenter une lecture catastrophiste, désespérée, uniquement modulée par les feux de l'actualité journalistique. Car si les photographes évoquent inévitablement des problématiques politiques, sociales ou culturelles actuelles, ils n'en proposent pas pour autant une vision purement médiatique ou documentaire, comme un photoreporter happé par la course à l'immédiateté. Les clichés exposés tout au long de la Biennale font plutôt la part belle à la narration, à la poésie, à l'introspection, à l'imaginaire même, et offrent toujours un tant soit peu de recul par rapport à la fulgurance des événements. L'écriture adoptée par les artistes s'accorde toutefois avec les exigences du marché de l'art contemporain occidental. En effet, les photographes optent souvent pour des tirages uniques ou en édition limitée, en grand format, rappelant en cela la peinture d'histoire.



Samuel Gratacap.
Empire. 2012-2014.



En haut : Mouna Saboni. *Aya. Oasis de Siwa, février 2015, série Je voudrais te parler de la peur.* 2015, tirage jet d'encre pigmentaire sur papier Harman by Hahnemühle, 100 x 67 cm. Courtesy Mouna Saboni.
En bas : Jananne Al Ani. *Aerial IV.* 2011, image tirée du film *Shadow Sites II*, vidéo, piste sonore 8'38. Courtesy de l'artiste et de Abraaj Capital Art Prize.



Safaa Mazirh.
Autoportraits #5 - Maroc.
2015, papier hahnemühle photo rag/305 g,
édition de 5,35 x 20 cm.
Courtesy galerie 127.

Palimpseste

Pour autant, le monde arabe apparaît comme une région sujette à des secousses qui bouleversent ses territoires, redessinent ses paysages. Et offrent le spectacle d'un télescopage entre deux civilisations aux temporalités distinctes. Tensions, tumultes, mais aussi flux migratoires, urbanisation galopante... D'une part, on découvre des strates ancestrales, issues des cultures arabes anciennes. De l'autre, les convulsions contemporaines créent des modulations inattendues, pouvant justement mettre en péril des vestiges et certains héritages. Le monde arabe se construirait alors comme un palimpseste, où les couches des civilisations anciennes, qui perduraient tant bien que mal jusque-là, se trouvent parfois rapidement recouvertes ou anéanties par les avancements et les poussées frénétiques du monde contemporain. À travers *The Everlasting Now*, Emy Kat pousse d'ailleurs un cri d'alarme pour tenter de sauver le patrimoine architectural de Hedjaz, en Arabie saoudite, qui s'effrite littéralement dans la plus grande indifférence. La série *Shadow Site* de Jananne Al-Ani est tout aussi éclairante à ce sujet. De ses vues aériennes de paysages irakiens, où l'on perçoit des traces d'activités humaines, des structures contemporaines ou anciennes, dont des sites archéologiques, émergent comme des images spectrales, latentes, balayées par le soleil rasant. Joe Kesrouani souligne quant à lui la croissance démesurée de Beyrouth où, depuis 1999, poussent d'innombrables tours venant obstruer l'espace urbain et boucher l'horizon, alors que Farah Al Qasimi nous guide dans sa ville natale, Dubaï, dont l'extension vertigineuse crée un environnement aliénant.

A contrario, le duo Andrea & Magda démontre que le modernisme n'est pas nécessairement synonyme de saturation, de profusion, ou de recouvrement des sites historiques. Leur série *Sinai Park* illustre la crise du tourisme de masse en Égypte suite au Printemps arabe. La région, désolée, dépeuplée, tente vainement de construire des édifices en accord avec les normes ultra sécuritaires que réclament les Occidentaux et ce afin de les rassurer et d'attirer à nouveau les touristes. Également soucieuse de conserver les traces d'un passé qui pourrait s'engloutir, Diana Matar entame dans



Stéphane Couturier. *Façade #2*, série *Alger, Cité « Climat de France »*. 2011-2013, C-Print, 160 x 160 cm.

Evidence un formidable travail photographique contre l'oubli. Elle se lance en effet à la recherche de son beau-père disparu, enlevé par les milices de Kadhafi en Libye. Elle revient sur des lieux de torture, de

répression et de massacre des dissidents du régime (bunkers, souterrains secrets, postes confidentiels), collectant les infimes empreintes que l'Histoire grave dans ces espaces, sur les bâtiments, dans les villes.

Des photographes en immersion

Si les paysages, les cités et les architectures concentrent beaucoup d'attention, les photographes de la Biennale s'immiscent également à l'intérieur même des sites et des murs qu'ils scrutent. Par là, certains entrent en contact avec les populations qu'ils photographient, partagent leur quotidien. Plutôt que de se tenir à distance, tel un chasseur discret visant sa proie, comme le préconisait Henri Cartier-Bresson dans *L'Instant Décisif*, Stéphane Couturier se fait adopter par Hamid et sa famille, qui vivent dans la Cité Climat de France, à Alger, construite en 1957 en pleine guerre d'indépendance. En se faisant une place parmi les habitants, l'artiste entrouvre ainsi les portes cadénassées de cette cité insalubre où s'entassent 50 000 âmes, et accède à ses méandres. Dans la série *Intérieurs provisoires*, Giulio Rimondi réussit à son tour à développer une relation de confiance avec des réfugiés syriens du Liban, qui ont construit dans leur pays d'accueil des maisons de fortune. Il se glisse donc dans l'intimité de ces populations, qui consentent à lui dévoiler leur humble foyer constitué de bric et de broc.

L'art du portrait

En explorant des conditions de vie parfois extrêmes, la sélection de la Biennale refuse toutefois de sombrer dans le misérabilisme, tout comme elle ne souhaite pas réduire le monde arabe à ses révolutions et à ses guerres qui font la une des journaux. Elle cherche davantage à percevoir la grande histoire via la petite, à travers des manières de vivre au quotidien. Très peu d'images de masse ou de groupe sont donc visibles, comme on en perçoit tant dans le photojournalisme. Ici, on se focalise sur les individus, et le portrait, dès lors, tient une place de choix dans la programmation. Par exemple, Leila Alaoui a sillonné les quatre coins du Maroc avec son studio mobile, à la manière du road-trip effectué par Robert

Maher Attar. *Cotton Rocks*.
Digigraphie sur papier Epson Fine Art Smooth 300 g,
édition de 6,50 x 50 cm. Courtesy Galerie Photo12.

Leila Alaoui. *Mariée de Khamlia, Sud du Maroc*,
série *Les Marocains*. 2014, tirage photo numérique
sur papier Baryta, édition 1/3, 150 x 100 cm.





Nabil Boutros. *Égyptiens*. 2010-2011, jet d'encre sur dibond. Courtesy de l'artiste.

Frank pour *Les Américains*, ou de Richard Avedon qui arpentait les contrées reculées des États-Unis pour faire le portrait des autochtones. Telle une anthropologue, sa description photographique se rend attentive aux vêtements, aux pratiques, aux coutumes qui tendent à disparaître avec la globalisation. On se situe alors bien loin des visions exotiques, folkloriques ou pittoresques. On remarque d'ailleurs que la Biennale n'offre aucune photo volée, aucune image prise « à la sauvette ». Les modèles ont toujours conscience d'être photographiés, même si, comme dans *Les Marocains* d'Alaoui, certains se sont montrés méfiants envers l'appareil, parfois chargé de pouvoirs occultes.

La manière dont Christian Courrèges pratique le portrait est tout aussi remarquable. Il travaille également avec un studio mobile, et isole les individus sur un fond neutre vert. De là, il met en exergue les signes et les attributs marquant l'appartenance ou la fonction sociale de ses modèles. Surtout, il interroge la capacité de chaque individu à affirmer sa singularité au sein d'un groupe humain déterminé (en l'occurrence ici, son appartenance à la religion musulmane). On retiendra encore la démarche de Nabil Boutros dans *Égyptiens*, ou *l'habit fait le*

moine. Pendant un an, l'artiste s'est photographié lui-même, incarnant différents « prototypes » caractéristiques des changements rapides que connaît la communauté égyptienne. D'après lui, le vêtement diffuse un message identitaire, idéologique, envers notre entourage. Cette apparence devient alors un outil de communication qui distille des valeurs propres à la classe sociale dont chacun se réclame.

Avec une telle profusion de styles, d'approches et de thématiques, il serait bien difficile de prêter une entité fixe à la photographie arabe contemporaine. Cependant, la Biennale offre à coup sûr un éclairage subtil sur les réalités, les difficultés et les espoirs qui traversent la région. De même, il serait délicat de trouver un seul centre au monde arabe, même si l'on sait qu'il existe à Beyrouth, au Caire ou au Maroc, une tradition photographique forte, héritée notamment de la colonisation et des ateliers que les Occidentaux y avaient fondés. À moins que la Biennale, pour sa prochaine édition, n'entame justement des recherches scientifiques et historiques autour des pratiques photographiques arabes précoloniales, pour les confronter à des regards contemporains. ■